

La grande muraille du Japon

*Par Juliette Bénabent
Photos Tadashi Ono*



**TRAUMATISÉ PAR LE TSUNAMI
DU 11 MARS 2011, LE JAPON A TROUVÉ
UNE PARADE : ÉRIGER UN MUR LE LONG
DE LA CÔTE. MAIS CES 450 KILOMÈTRES
DE BÉTON SUFFIRONT-ILS À REPOUSSER
LES ASSAUTS DES VAGUES, OU NE FERONT-
ILS QU'ISOLER LE PAYS DE LA MER ?**

Dressé vers le ciel, tel un roseau fin et robuste, il domine le paysage du haut de ses 25 mètres. Le « pin miracle » de Rikuzentakata est le seul resté debout après le séisme et le tsunami du 11 mars 2011 qui ont dévasté la côte du nord-est du Japon. Soixante-dix mille de ses semblables, le long de la plage, ont été emportés. Le pin miracle a fini par mourir lui aussi, mais a été embaumé et conservé comme un monument, « *symbole des âmes des morts, d'espoir et de guérison* », dit le panneau installé au bout d'un chemin fléché pour les touristes.

A 500 kilomètres de Tokyo, depuis la route qui longe la mer, on aperçoit le pin, mais pas le moindre scintillement d'eau. Pas la plus petite écume, pas de ligne d'horizon confondant le ciel et la mer. A la place de la belle plage d'autrefois, sable blanc sur l'eau turquoise du Pacifique, se dresse une muraille conique et grise, haute de près de 13 mètres. Seules les mouettes se jouent de sa hauteur ; à son pied, l'air est lourd, l'atmosphère, compacte et étouffante. Un escalier de soixante marches mène au sommet, où parvient enfin la brise de l'océan. Soixante nouvelles marches plus bas, une étroite bande de sable, vestige de la plage d'antan. Un ancien paradis, aujourd'hui royaume des grues, pelleteuses et marteaux-piqueurs, dont le ballet se joue tout le long de la côte.

Ce chantier pharaonique semble tout droit jailli de la mythologie marine, si riche au Japon. Une créature prodigieuse et mégalomane aurait décidé de jeter sur le rivage des dizaines de murs géants en béton, hauts de 8 à 14,7 mètres et de forme variable : verticaux (Kesenuma), en forme de cône (Rikuzentakata ou Koizumi), ou arrondis et bombés comme des coquillages monstrueux émergés des eaux (baie de Hirota)... Certains ports, enserrés dans un corset de béton, ne sont plus ouverts que par des portes laissant passer les véhicules et permettant le déchargement des cargaisons de pêche (Ofunato, Kamaishi). D'autres (Onagawa) échappent à la furie de la créature : le rivage, entièrement rehaussé grâce à des remblais de terre, absorbe la hauteur du mur et le rend presque invisible.

Mais ces travaux sont bien réels : avant 2020, seront achevés 450 kilomètres de murs sur cette côte. Ainsi en ont décidé les autorités japonaises, très vite après le 11 mars 2011. Ce jour-là, la terre a tremblé pendant de longues minutes (magnitude 9 sur l'échelle de Richter), puis les entrailles de l'océan ont lancé sur le rivage des vagues furieuses, les plus hautes frôlant les 40 mètres. Plus de vingt-deux mille personnes sont mortes ou portées disparues, des dizaines de milliers de bâtiments ont été détruits. Quelques mois seulement après la catastrophe – ici, on dit « le 11 mars », comme les Américains disent « le 11 septembre » –, les sinistrés ont été réunis par les trois préfectures de la côte : Iwate, Miyagi et, plus au sud, Fukushima, où a eu lieu le pire accident nucléaire de l'histoire. Traumatisés, les habitants ont majoritairement accepté les projets de murs, présentés comme une protection sûre. >>>



» A Minamisanriku, bourg portuaire situé à 50 kilomètres au sud du pin miracle, les vagues ont tout ravagé. «Elles ont pénétré jusqu'à 3 kilomètres dans les terres», précise Sato Kazuya, ostréiculteur, en essuyant ses mains pleines de couleurs – il vient de repeindre son bateau. Lors des réunions, tout le monde était encore sous le choc. On nous a montré une maquette du futur mur, vu de haut : impossible de mesurer sa masse. On nous a précisé que si nous nous y opposions, la reconstruction et le rélogement seraient bloqués. Evidemment, les gens ont dit oui. » Et le chantier a débuté.

Exactement comme à Koizumi, un village en bord de plage, pulvérisé par le tsunami. Le vieux Yasugoro Oikawa et sa femme Ryoko ont vu leur maison emportée, leur petite rizière noyée. Relogés dans l'intérieur des terres, ils ont continué de venir chaque matin bêcher leur potager. Jour après jour, ils ont vu arriver les engins de chantier, les sacs de sable, les camions d'ouvriers. Et regardé s'élever, au bout de leur ancien jardin, le colosse qui culmine aujourd'hui à 14,7 mètres. Près de ses plants de tomates, fragiles pousses enroulées autour de tuteurs de bois, Yasugoro s'appuie sur son râteau. «J'étais pour le mur, mais je ne l'imaginais pas si haut, reconnaît-il. Avant, j'avais un petit bateau, je partais souvent pêcher à la journée. Maintenant, mes vieilles jambes ne me portent pas en haut des soixante-quinze marches, et je ne vois plus jamais la mer... » Leur voisin, un vieil artisan charpentier, secoue la tête : «Sans ce mur, je voyais jusqu'à l'Amérique ! J'ai voté contre, mais j'étais seul. »

A Koizumi comme à Minamisanriku, le littoral est devenu inconstructible. Les Oikawa et leur voisin, comme l'ostréiculteur Sato Kazuya, doivent désormais conduire pour rejoindre le bord de l'eau, eux qui aimaient tant vivre près de la mer. C'est l'un des paradoxes des murs : les zones résidentielles ayant été transférées sur les hauteurs, ils protègent essentiellement des terrains vagues ou des routes. Parfois des zones industrielles et des commerces. Rarement des habitations, comme près de la pointe d'Iwaisaki : le jardin de l'aubergiste Katsuhiko Hatakeyama, envahi d'hirondelles, donne directement sur la nouvelle digue de 10 mètres. A l'étage, ses clients aperçoivent les flots ; lui oublie jusqu'à leur présence. «Grâce au mur, j'ai eu le droit de reconstruire mon auberge et ma maison au même endroit, explique-t-il. J'ai perdu en panorama, mais j'ai sauvé mon activité. » Déserté par les touristes, son établissement fait le plein avec les ouvriers des chantiers alentour. Sur la plage, si l'on contemple les flots, c'est le rêve : l'eau claire brille, le sable est doux et tiède. Mais en tournant le dos à la mer, on est propulsé dans un décor angoissant, cerné d'un interminable rempart, semblable à celui d'une prison ou d'un cimetière.

Cette province de Tōhoku, au nord-est de Honshū, l'île principale du Japon, abrite des massifs montagneux proches d'une longue côte. Historiquement rurale, plutôt pauvre, la région a développé la pêche et l'agriculture, avant d'accueillir des usines à partir des années 1950, puis des centrales nucléaires (à Fukushima, mais aussi à Sendai, Onagawa...) La côte, assez plane dans la région de Fukushima, devient très escarpée plus au nord, dans les préfectures de Miyagi et Iwate. Ce littoral découpé a toujours connu la puissance déchaînée des tsunamis, que les anciens respectaient avec résignation. A l'image du poète local Kenji Miyazawa, né l'année d'un tsunami (1896), et mort l'année du suivant (1933). Son célèbre hommage à la nature, *Ame ni mo makezu* («Ne sois pas défait par la pluie»), a souvent été »

« Sans ce mur, je voyais
jusqu'à l'Amérique !
J'ai voté contre,
mais j'étais seul. »

Un habitant du village de Koizumi



Les photos de ce reportage sont tirées de la série «Coastal Motifs», de Tadashi Ono.





LES MYTHES FONDATEURS

LE JAPON, ENFANT D'IZANAGI ET IZANAMI

Debout sur un pont entre les cieux et la mer, Izanagi et Izanami, divinités shinto, ont fondé la première Terre en transperçant les flots d'une lance céleste, incrustée de pierres précieuses. De leur union féconde naissent d'abord deux enfants difformes, reniés et abandonnés à la mer. La fille, Awashima, deviendra une île d'écume. Son frère, Yebisu, confié à l'océan sur une barque de joncs, deviendra le dieu des Pêcheurs et de la Prospérité, représenté par un bar ou une morue. Il sera fêté chaque 10 janvier. Le couple divin enfantera ensuite les huit îles principales du Japon, dont celle de Yamato, devenue Honshū – l'île principale de l'archipel.

RYUJIN, DIEU DE LA MER ET DE LA PUISSANCE DES OCÉANS

Gigantesque dragon au corps recouvert d'écailles, Ryujin vit au fond de l'océan dans un palais somptueux où poissons, méduses et tortues marines sont ses esclaves. Des bijoux magiques décorent son palais et lui servent aussi à contrôler les marées – selon la légende, il usera de ce pouvoir pour aider les forces japonaises à conquérir la Corée en noyant les soldats ennemis. Capable de prendre forme humaine, Ryujin dispose également d'une vie terrestre, enfantant diverses divinités, dont un descendant deviendra le premier empereur du Japon, Jinmu.

QUAND NAMAZU FRÉMIT, LA TERRE TEMBLE

Poisson-chat géant, Namazu vit dans la vase, enfoui dans les profondeurs de la terre, et c'est sur son échine que reposent les îles formant le Japon. Turbulente créature, Namazu bouge beaucoup lorsqu'il se réveille, ses mouvements gigantesques provoquant les nombreux séismes qui secouent l'archipel. Seul le dieu du Tonnerre, Takemikazuchi, peut dompter Namazu en le maintenant immobile grâce à son pieu. Mais quand le dieu s'endort, le monstre se réveille et la terre tremble...

» cité dans les médias japonais après le 11 mars : « *Ne pas céder face à la pluie/Ne pas céder face au vent/Ne pas céder non plus face à la neige ou à la chaleur de l'été...* » Jadis, des pins étaient plantés sur les dunes, en guise de barrière naturelle – comme à Rikuzentakata, où se dresse l'arbre embaumé. Les habitations et les temples étaient toujours bâtis en hauteur, à distance du rivage. A flanc de collines, on trouve encore d'antiques pierres gravées qui indiquaient l'altitude en deçà de laquelle l'homme ne devait pas s'installer...

Mais au fil du développement démographique et industriel du xx^e siècle, les remblais de terre se sont transformés en digues de ciment, et les constructions se sont peu à peu rapprochées de la mer, s'appropriant des sols pourtant inondables. Après chaque tsunami (1896, 1933, 1960), les digues endommagées ont été rebâties. Toujours plus nombreuses, plus longues, plus hautes et plus profondes, comme une blessure qui, loin de cicatriser, ne ferait que s'infecter avec le temps. « *Je me demande si cela a du sens*, observe timidement le vieux Yasugoro Oikawa, en se remettant à bêcher son potager. *Après le tsunami de 1960, on a construit une digue de 6 mètres, censée nous protéger. Maintenant, il y a ce mur de presque 15 mètres. Mais les vagues de 2011 ont dépassé 20 mètres... Alors, à quoi bon ?* »

Gagnée dans l'urgence, la confiance des habitants vacille. A Kesenuma, ville de pêche de 65 000 habitants (70 000 avant 2011), les travaux, toujours en cours, ont suscité de vives discussions. Sotaro Usui, énergique propriétaire de six thoniers de haute mer, a participé à la fronde. A 46 ans, issu d'une famille de cinq générations de pêcheurs, il fait fièrement visiter l'un de ses bateaux, sous l'œil crispé de ses marins, superstitieux – les femmes à bord portent malheur. « *Pour nous, pêcheurs, ces murs sont une insulte*, attaque-t-il. *En Afrique, en Europe, partout les ports sont des lieux de vie, des liens entre la terre et la mer. Chaque fois que j'approche du rivage et de ces horribles barrières qui cachent la côte, mon cœur se serre. Les gens qui les construisent sous-estiment la mer, qui est pourtant notre richesse et notre seule frontière.* »

« *Isolé, cerné d'eau, le Japon a échappé aux invasions mongoles puis aux appétits coloniaux de l'Europe*, rappelle le photographe Tadashi Ono, dont le travail « Coastal Motifs », qui illustre ce reportage et qui était récemment exposé au festival franco-japonais Kyotographie, dévoile l'invasion de la côte par les murs. *La mer est indissociable de l'identité et de la civilisation japonaises. En deux mille ans, c'est la première fois que nous lui tournons le dos avec autant de force.* » Par endroits, en s'approchant du mur, on peut regarder à travers de petites ouvertures rectangulaires, dérisoires fenêtres sur le large. Elles offrent une bouffée d'air marin et maintiennent un lien visuel avec les flots. Les anciens d'ici savaient en lire les signes : si les eaux se retirent brusquement après

un séisme, si les algues apparaissent à la vue, alors il faut craindre la vague. Sur le pont de son thonier, Sotaro Usui insiste : « *Un seul réflexe est valable en cas de tsunami, et les gens de mer le connaissent depuis des siècles : fuir vers les hauteurs. Ces murs nous donnent l'illusion d'être protégés, ils nous fragilisent en nous faisant perdre notre instinct d'animal.* » Le vieux dicton *tsunami tendenko* (« fuir, chacun pour soi »), bien connu des ancêtres, a souvent été oublié en 2011. Des gens sont même montés sur les digues existantes, convaincus d'être à l'abri, pour assister au spectacle...

« *Eduqués depuis des siècles à cultiver l'harmonie du groupe national, les Japonais ont peu protesté contre cette destruction de leur lieu de vie* », regrette Tadashi Ono. Émergeant de leur sidération, des habitants de certains ports, villages ou plages que le béton n'a pas encore envahis organisent pourtant la résistance. Dans la petite baie de Moune (130 habitants), Shigeatsu Hatakeyama, activiste écologiste connu dans la région, a obtenu l'abandon du projet de mur, en dénonçant les dangers pour l'environnement. « *Les fondations plongent plusieurs mètres sous terre, et gênent les mouvements naturels du sable, de l'eau et des organismes vivants, qui font la richesse de l'écosystème* », explique cet ostréiculteur de 75 ans. Après le 11 mars, il a restauré son élevage d'huîtres, mais laissé dans

« *En deux mille ans, c'est la première fois que nous tournons le dos à la mer avec autant de force.* »

Le photographe Tadashi Ono





Ci-dessus : certaines digues datent des années 1930, elles ont été surélevées au fil du temps. « Ces murs nous donnent l'illusion d'être protégés, ils nous fragilisent en nous faisant perdre notre instinct d'animal », souligne le pêcheur Sotaro Usui.

les arbres les boules de verre coloré – flotteurs traditionnellement fixés aux filets de pêche – que les vagues y avaient propulsées. Elles scintillent au soleil de l'après-midi, irréels témoins de la furie des flots, aujourd'hui calmes et brillants. Vivre sans voir la mer ? Impensable pour ce fils et père d'ostréiculteurs. *« Je mourrais aussitôt ! De chaud sans doute... Ces murs sont une tentative insensée de dompter la nature, qui sera toujours plus puissante que nous... »*

Lui aussi habité par cette certitude, Tomiyuki Miura a lâché son métier d'enseignant après 2011, pour militer contre les murs. *« Le tsunami a emporté ma mère et ma maison, mais je n'ai jamais cru en ces protections de béton, raconte ce discret trentenaire. Dans notre langue, la mer ("umi") et la mère ne sont pas, comme en français, phonétiquement le même mot. Mais umi désigne une puissance féminine, maternelle et protectrice, que nous devons respecter. Nos ancêtres l'honoraient lors de fêtes shinto sur les plages... Le 11 mars aurait dû nous conduire à repenser notre manière de vivre près de l'océan... C'est une occasion tristement manquée. »* Devenu conseiller municipal de Kesennuma, Tomiyuki Miura a obtenu que le mur de 10 mètres de son village, Ohya, soit construit derrière la plage, afin de la préserver. Une mince victoire, après cinq années de bataille...

Le coût total de ce fol ouvrage atteindra au moins 12 milliards de dollars, financés par des subventions d'Etat qui prendront fin en 2020. D'où la rapidité des travaux, alors que des milliers de sinistrés ne sont toujours pas relogés. A mots plus ou moins couverts, beaucoup évoquent la proximité, voire la collusion, entre le pouvoir et l'industrie japonaise du bâtiment, bénéficiaire de ces juteux chantiers. Des milliers d'ouvriers s'activent, alimentant pour des années l'hôtellerie et les commerces. Officiellement, les murs sont surtout présentés par les autorités comme une garantie. *« Notre devoir est d'assurer la sécurité », déclare Tsutomu Yatayama, ingénieur de la préfecture de Miyagi. Sans craindre le paradoxe : « Les murs protégeront contre les tsunamis les plus fréquents, de moins de 10 mètres. Pour ceux d'une ampleur exceptionnelle, comme en 2011, la procédure est claire : évacuer. »*

Le vieil ostréiculteur de Moune comme l'ancien professeur de mathématiques ou le patron de pêche de Kesennuma redoutent qu'un jour, submergés, les murs empêchent l'eau de refluer, transformant la côte qu'ils sont censés protéger en redoutable piscine. Ils se désespèrent de voir sacrifié le potentiel touristique de leur région, défigurée, et s'inquiètent du coût de l'entretien des mastodontes, qui sera à la charge des localités. *« Dans quinze ans, prédit le photographe Tadashi Ono, ils seront noirs et couverts de lichen... »*

Combien de temps ces milliers de tonnes de pierre artificielle balafrent-ils la côte ? *« Seul un tsunami plus puissant encore aura raison des murs », prédit Sato Kazuya, l'ostréiculteur de Minamisanriku qui n'a plus le droit de vivre près de la mer. Ce jour-là, les hommes, dans leur folie, voudront peut-être les rebâtir encore plus hauts... »* A quelques miles nautiques de la côte, la petite île d'Oshima offre un bain de nature. Depuis ses cimes, perdues dans une forêt luxuriante, le panorama embrasse Kesennuma, la pointe d'Iwaisaki, la plage de Koizumi. De loin, les murs ne forment qu'un mince fil clair au ras de l'eau, qui semble serpenter avec légèreté entre le bleu des flots et le vert des montagnes. Vu de là-haut, c'est presque beau ●

Un grand merci à Alissa Descotes-Toyosaki pour son aide, et à Cécile Asanuma-Brice et Rémi Scoccimarro, de la Maison franco-japonaise à Tokyo, pour leurs éclairages.